

## POLITIQUES, COMMERCIAUX ET LITTÉRAIRES.

Volume 13.

MONTREAL, MARDI 22 JANVIER 1850.

No. 36.

### Mission de la Baie d'Hudson.

LETTRE DU R. P. LAVERGNIÈRE, O. M. J.  
A MGR. L'ÉVÊQUE DE MONTREAL.

Suite.

MONSIEUR,

Il me tardait beaucoup d'aller visiter le poste d'Albany, l'année dernière, j'avais pour la première fois jeté quelques grains de la divine semence dans des cœurs qui promettaient une abondante moisson. Le 3 de juillet, nous nous embarquâmes le Père Arnaud et moi sur une goëlette. Deux jours suffirent ordinairement pour s'y rendre si le vent est favorable; mais le calme que nous éprouvâmes ne nous permit d'y arriver que vers la fin du quatrième jour. Mon bien aimé compagnon fut constamment malade durant toute la traversée, ce qui l'empêcha d'observer un phénomène admirable qui se renouvelait presque chaque nuit dans les régions du Nord; une aurore Boréale parcourant d'un horizon à l'autre, représentait la route du firmament comme un vaste incendie, et cette teinte rougeâtre se réfléchait sur la mer, lui donnant l'aspect d'un océan ensanglanté. Des légions de petites baleines blanches et d'autres cétacées, qui venaient se jouer autour de notre navire, me retraçaient les corps que la terre et la mer vomiraient de leur sein, quand le juge souverain viendra juger le monde par le feu. Il est des phénomènes dans la nature, Mgr., que l'on sait, que l'on admire, mais que l'on ne parvient jamais à décrire. Tel est celui dont je parle si imparfaitement. Qu'on se figure un Missionnaire, seul, assis sur le tillac d'un navire, dans le silence de la nuit; ayant au-dessus de sa tête un immense demi-globe de feu: sous ses pieds une mer de sang, autour de lui des forêts vastes et anciennes comme le monde où de nombreuses peuplades Sauvages sont encore assises à l'ombre de la mort, et qu'il va essayer d'amener à la vraie lumière, avec cette croix qu'il porte sur sa poitrine; et l'on aura une faible idée de l'état dans lequel se trouvait celui qui a l'honneur de vous tracer ces lignes; confondu, anéanti au milieu de ces trois immensités, le jour le surprit répétant ces paroles: *mirabilia opera tua, Domine!* (Seigneur, que vos œuvres sont admirables!)

Nous étions sur le point d'entrer dans la rivière Albany, nous n'avions plus que quelques milles à parcourir pour atteindre ce poste si désiré, lorsque la mer, en se retirant, déposa le navire sur un large banc de sable, où nous passâmes la nuit. De là, je voyais s'élever la fumée des Cabanes Sauvages, placées de distance en distance, sur les bords de la rivière et de la mer; à cette vue, mon âme fut saisie de mille pensées diverses. C'était la joie, l'espérance et la crainte. Nous allions enfin annoncer la bonne nouvelle à ces âmes jusqu'alors si abandonnées, mais comment allions-nous être reçus? On m'avait dit qu'une vingtaine de familles qui, l'année d'après, n'avaient pas voulu nous écouter, attendaient notre arrivée avec impatience. Cette consolation nouvelle était vraie. A mesure que nous approchions du fort, nous apercevions les Indiens accourir sur le rivage et témoigner par leurs gestes, la joie qu'ils éprouvaient à la vue des robes noires. Quelques-uns d'entre eux, venus pour la première fois au poste, et qui n'avaient par conséquent jamais vu d'Européens, se trouvaient dans une nudité presque complète; mais dès qu'on leur eut fait comprendre qu'ils ne devaient pas se présenter dans cet état devant les robes noires, ils tâchèrent de se couvrir un peu mieux.

Tous les Indiens qui fréquentent le fort d'Albany, sont de la tribu *natchegong* (habitants des marais) l'ancien nom de cette tribu ne pouvait mieux leur convenir, puisque toute la côte occidentale des deux Baies, n'est qu'un immense marécage. La difficulté qu'ils éprouvent à marcher sur le sol tremblant, semble avoir affecté leur langage; car de même que leurs pieds, toujours mal assurés, patouillent dans la vase, leur langue ne bredouille que des sons mal articulés. Ce qui fait que le missionnaire a beaucoup plus de peine à les comprendre qu'à être compris. Ces Sauvages sont généralement d'une taille avantageuse, et d'une physionomie régulière. Les difformités naturelles si fréquentes parmi les peuples civilisés, sont presque inconnues chez eux. On les entend rarement se plaindre de leurs privations et de leurs souffrances. Ils supportent les injures et les outrages avec assez de patience, mais je crois que la lâcheté y a plus de part que la noblesse de sentiments. Je parle des myens, car j'ai vu des Néophytes parler généralement les offenses les plus graves et dont ils auraient pu aisément se venger, ainsi que j'aurai occasion de le dire dans la suite de ce récit.

Notre première pensée, en touchant cette terre, fut d'aller nous prosterner au pied de la croix qui, l'année dernière, nous avions plantée sur cette plage lointaine, et dont les bras s'étendaient l'un vers la mer, et l'autre vers les forêts. Des 24 petits enfants que nous y avions baptisés, deux se sont envolés au Ciel, et leurs parents, quoiqu'infidèles, avaient dépo-

sé leurs dépouilles mortelles au pied de la croix. Tous les Indiens nous y suivirent dans un religieux silence et se prosternèrent comme nous. Je commençai immédiatement à évangéliser ce peuple aussi avide de la divine parole qu'il y avait paru indifférent l'année précédente. Ne sachant pas encore leur dialecte; je les entretenais en langage *Sautaux*, car plusieurs d'entre eux le comprennent, bien qu'ils ne le parlent point. Une Dame pieuse, épouse du gardien du fort, m'interprétait auprès des autres, car aucun des indiens de ces contrées ne lui est étranger. Peut-être que V. G. sera bien aise que je lui dise quelques mots touchant les vertus éminentes de cette excellente Dame. Je lui dois d'ailleurs un juste tribut d'éloges, et je ne doute pas que le récit que j'en vais faire ne fasse hériter et admirer à ceux qui le liront, la divine providence, qui a ses élus dans tous les lieux comme dans tous les temps.

Cette Dame, issue d'un père Ecossais et d'une mère Métisse, avait passé ses premières années dans le protestantisme. (Elle me dit que c'était dans l'infidélité, parce qu'elle ne suivait aucune forme de religion.) Le Seigneur, qui voulait en faire un instrument de ses miséricordes, avait orné son esprit et son cœur de qualités vraiment rares. Douée d'un sens droit, d'un jugement juste et solide, d'une humeur toujours égale, d'une douceur de caractère et d'une tendresse compatissante, tous les Indiens qui l'ont connue l'ont toujours regardée comme une mère, mais les plus malheureux étaient toujours les premiers objets de sa sollicitude. A l'âge de 15 ou 16 ans, elle unit son sort à celui d'un Irlandais Catholique d'une éminente piété, qui ne négligea rien pour cultiver les bonnes dispositions qu'il voyait dans son épouse. Oh! comme il a eu lieu de se féliciter de ses leçons!... mais pourquoi m'étendre si au long touchant cette femme admirable? son mari n'en dit plus en deux mots que je ne pourrais en dire en deux pages. Voilà 32 ans passés que nous vivons ensemble, me dit-il un jour, et je ne crois pas qu'elle ait commis une seule faute de propos délibéré. Plusieurs viennent de l'Orient et de l'Occident, disent le sauveur au peuple juif, et ils auront place au festin dans le royaume du Ciel!... et les enfants du royaume seront jetés dehors!... O mon Dieu, méritai-je, en entendait l'éloge que ce M. faisait de son épouse, il en vint aussi du fort du Nord qui sont grands dans votre royaume! Il y a deux ans, lorsque nous descendîmes pour la première fois sur les bords de la Baie, elle ne craignit pas, quoique pouvant à peine se soutenir, de se mettre en mer, pour venir nous trouver à plus de 50 lieues de distance.

Depuis qu'elle était mariée, elle n'avait point vu de prêtre, mais nous n'eûmes pas de peine à nous assurer que son instruction et sa conduite ne laissent rien à désirer pour l'admettre au sein de l'Eglise Catholique. Elle reçut le Baptême ainsi que sa Demoiselle. Elle avait 48 ans et sa fille 22. La cérémonie eut lieu en présence de son époux attendri. Le lendemain nous bénîmes leur mariage et toute cette pieuse famille participa au Banquet Eucharistique.

Voilà, Mgr., celle dont Dieu s'est servi pour être la première dispensatrice de ses bienfaits parmi les peuples Sauvages de la Baie. Ceux principalement qui fréquentent le fort d'Albany; car si, durant de cet été, j'ai eu la consolation d'en baptiser un grand nombre, de former comme le *noyau* d'un chrétien dont la fervent rappelle celle des premiers fidèles, dans des lieux qui jusqu'alors avaient paru frappés d'une malédiction éternelle. Oh! *non nobis Domine!*... C'est le zèle, la vertu et les constants efforts de cette vertueuse Dame, l'homme admirable, jouissez de votre ouvrage!...

Il s'était fait, depuis l'année précédente un grand pas vers le bien parmi les Sauvages de ce poste. Je n'avais pas besoin cette fois d'aller dans leurs cabanes les supplier de venir aux instructions, ils me suivaient partout et avaient passé la journée entière à m'entendre leur expliquer l'histoire de la Religion par le moyen de figures embû matiques. Ce sont les emblèmes et les comparaisons qui sont les moyens les plus prompts et les plus efficaces pour les instruire. Leur ardeur était telle, que le cinquième jour après notre arrivée, nous pûmes baptiser sept adultes qui pourtant voyaient le prêtre pour la première fois. Dès le premier entretien que j'eus avec eux, je ne fus pas peu surpris d'en entendre quelques-uns me réciter sans faute le *Pater*, l'*Ave* et une partie du *Credo*. Mais voici comment la chose s'explique: Tous les Sauvages qui fréquentent le fort d'Albany ont une espèce d'écriture sténographique et comme j'avais traduit l'année précédente, avec l'aide de cette Dame dont j'ai parlé, une partie des prières, de l'*Algonquin* en langue *Natchegong*; l'un d'entre eux les écrivit et les communiqua aux autres.

Tous le temps que je n'étais pas occupé à leur faire le Catéchisme je l'employais à traduire l'abrégé de la Doctrine chrétienne et à

ébaucher un dictionnaire en leur langue. L'ardeur qu'ils manifestaient de connaître notre sainte foi, était pour moi un puissant aiguillon. Le Bon Dieu daigna bénir mes efforts: au bout de trois semaines je pus commencer à parler le *Natchegong*. Cette langue a des mots d'une effrayante longueur, par exemple: parle lui; *nanat annawilomatogdyk*. Le génie de ces divers dialectes est le même que l'Algonquin, ainsi que plusieurs racines. Durant les 8 semaines que j'ai passées dans cette tribu j'ai été presque entièrement *somnolent*. Le sommeil avait fui de mes yeux. Mais, Mgr., quelles sont donc les fatigues du Missionnaire converti d'un tel résultat.

Cependant, si jamais le missionnaire venait à oublier qu'il n'est, ni ne peut rien de lui-même; si on le voit posséder de vaine gloire, jamais il ne glissera dans son âme à la suite de quelque succès qu'il aurait obtenu. Pex-emplo suivant serait bien de nature à lui rappeler sa faiblesse.

Il y avait, lors de notre arrivée au fort d'Albany, une vingtaine d'Indiens venus du *Lac Supérieur*, à 200 milles de ce poste et à peu près à égale distance de la rivière rouge. Depuis bien des années, un ministre méthodiste résidait dans leur tribu. Il fallait jurer le reste de la tribu par eux-ci, son ministère parmi eux aurait été plus qu'utile; il a été pernicieux. Il ne leur avait inculqué ni doctrine, ni morale, ni même le moindre sentiment de respect pour son prétendu caractère d'ouvrier d'homme évangélique. Ils ne parlaient jamais de lui qu'en terme de mépris. La charité chrétienne, ni la décence ne me permettent pas de répéter tout ce qu'ils débitaient touchant la conduite de cet homme. Ils manifestèrent bien quelque joie en nous voyant arriver, espérant que nous leur donnerions du tabac; ils m'en demandèrent plusieurs fois; mais quand je leur eus dit que j'étais venu, non pour leur distribuer du tabac, mais pour leur enseigner la prière, ils s'en retournèrent dans leur cabane et s'y livrèrent à toutes sortes de jonglerie. Jeus beau leur représenter l'absurdité de leur superstition, et la nécessité de se faire instruire et baptiser pour aller au ciel, pour toute réponse ils me dirent: "L'homme de la prière, (le ministre) qui est venu chez nous, n'est qu'un trompeur; toi tu pourrais bien être de même. Tant qu'il y a eu du tabac à nous donner, nous avons été contents, quoique nous ne comprenions rien de ce qu'il nous disait de sa prière (hi-hi-hi); si tu veux aussi nous donner du tabac nous irons à ta prière, puis ils ajoutèrent, d'un air moqueur: Tu nous raies d'un paradis. nous ne voulons point du paradis des hommes, mais pères (blanches), car ils ne nous ont jamais fait de bien. Nous voulons aller dans le paradis de nos pères." Leur monarque alors se peignit de l'enfer.—Voyez, leur dis-je, voilà le paradis où vont les méchants, qui ne veulent pas écouter la prière du Grand Esprit que leur annonce la robe noire. Vous dites que vous ne comprenez pas ce que vous dit votre ministre; vous me comprenez moi et moi.—Tu crois donc me dit l'un d'eux, m'interrompant brusquement, que tous nos pères sont allés là! Oh! lui dis-je, vos pères avaient eu, comme vous l'avez, occasion de voir la robe noire, et qu'on leur avait fait ce qu'il leur enseignait de bon, ils avaient continué à faire ce qui est mal, à tuer leurs frères, à pratiquer la mauvaise médecine (*magie*) etc. etc. il n'y a pas de doute qu'ils sont allés brûler avec les mauvais *maribou* dans le feu de l'Enfer. Voulez-vous donc y aller aussi? répondez.—Celui qui m'avait fait cette question était de la tribu des *Seigneurs*, homme féroce, révolté de tous les autres. Il se retira sans répondre un seul mot. Plusieurs autres le suivirent; il en resta cependant encore quelques uns qui me manifestèrent le désir d'être instruits m'écoutèrent avec attention et promirent de revenir. Ceux là étaient de la tribu d'*Osnabock* et n'avaient jamais eu de communication avec le ministre; mais quand ils furent de retour dans leurs cabanes les jongleurs leur firent tant de menaces, qu'ils furent effrayés et ne revinrent plus un lieu où je faisais mes instructions. Mais je voyais au respect qu'ils me témoignèrent en toute rencontre qu'ils n'étaient retenus que par la crainte des jongleurs. Il y a eu effet dans les procédés de ces misérables imposteurs, quelque chose de singulier, bien capable d'intimider des âmes pusillanimes, comme le sont généralement tous ceux qui ont abandonné la religion, ou qui ne la connaissent pas encore. La plupart des Sauvages qui habitent l'intérieur sont très adonnés à la jonglerie; ce qui est, avec l'ivrognerie, deux obstacles presque insurmontables à leur conversion. Ceux des bords de la Baie, quoiqu'ils aient des notions pour les liqueurs fortes, s'ils en avaient, sont beaucoup moins adonnés à la magie.

Nous avons cependant eu, durant le cours de cet été, la consolation d'arrêter sur le bord de l'Abime un, de ces malheureux jongleurs. C'était un vieillard octogénaire, qui avait passé sa longue carrière dans les exercices de la magie. Depuis quatre ans, une lépre horrible couvrait tout son corps de tubercules horribles et ulcérés qui n'en faisaient plus qu'une masse de corruption. Les ongles et même l'extrémité des doigts, les dents et les genoux, toute sa chair s'en allait en lambeaux, et répandait au loin une odeur insupportable. Il y avait deux jours que nous étions au fort d'Albany lorsqu'on l'y amena. Je fus le visiter et je le trouvai dans un état impossible à décrire. Jamais, dans les pays civilisés, la lépre ne doit présenter un spectacle aussi hideux que dans ces tristes forêts où le malade est privé du moindre morceau de linge qui lui serait pourtant si nécessaire. Concluez à terre dans son pauvre réduit, incapable de se remuer, le malade poussait de temps en temps des gémissements prolongés. La vue de cet être si malheureux était bien propre à exciter la compassion du Missionnaire. Je découvrais dans son âme une lépre non moins hideuse que celle qui rongait son corps. C'était celle-là que je voulais guérir. Tu souffres beaucoup, mon fils, lui dis-je en pleurant? An son de cette voix inconnue, il fit un léger mouvement de tête vers moi. Qui est-ce qui me parle, dit-il, je ne puis rien voir?—C'est la Robe noire, mon fils, c'est l'envoyé du Grand-Esprit qui vient te visiter.—Oh! comme je souffre!—oui tu souffres, je le vois. Hélas! tu as longtemps outragé le Grand-Esprit. Tu souffriras bien davantage dans l'enfer, si tu n'étais pas fâché d'avoir mal fait, et si tu ne désirais pas ardemment d'être lavé dans l'eau de la prière (baptême)—oh! oui, j'ai mal fait, me dit-il, j'ai longtemps servi le mauvais *maribou*. Le Grand-Esprit ne voudra plus me pardonner. Que dis-tu là, mon fils! il veut te pardonner s'il te repentiras: il m'a envoyé pour te le dire.—Robe noire, ta parole fait du bien à mon cœur: il est bon ton cœur, mais le mien est mauvais!... Aussitôt il commença à haute voix la longue histoire de sa vie. Je voulus dès le commencement, éloigner les Sauvages d'autour de sa cabane;—non, dit le vieillard, ils savent tous combien j'ai été méchant, je veux qu'ils sachent maintenant combien je déteste ma mauvaise vie. Je passai une grande partie de la nuit à lui expliquer les mystères de notre foi. Le plaisir qu'il y trouvait semblait calmer ses douleurs; il ne fallait rien moins, Mgr., que la pensée de ce qu'avait fait notre adorable Maître, pour guérir la lépre de notre âme, pour soutenir mon courage durant cette nuit. Trois fois je me sentis défaillir; mais il fallait disposer cette âme, sur le point d'aller paraître devant son juge. Lorsque je sentais mon cœur défaillir, je m'éloignais un instant, je portais mes regards sur l'image de mon sauveur crucifié, je sentais aussitôt renaitre mon courage et je disais: *Nous l'avons pris pour nous le péché. Et nous avons été guéris par ses blessures* (Mat 9) Croix de mon sauveur, le Missionnaire en te portant sera toujours heureux;—tu as pour lui des ressources et des consolations immenses!...

Voilà que mon malade déclinaient sensiblement, je lui administrai le saint-Baptême avant de le quitter. Dès qu'il l'eut reçu, il me dit: *antwata, awp, Kitchi miltun, miochin neta Kila notwé, Kéwumawilamin...* Qu'il est bon le Grand-Esprit! merci à lui, merci à toi. Je suis content, je vais mourir, je vais donc aller voir le Grand-Esprit dans sa grande lumière, et la bonne Marie aussi, merci, merci, adieu merci!... il disait vrai, il allait mourir; ses exclamations répétées étaient un véritable *Nunc dimittis*. Il laissa plusieurs fois sa petite croix et sa médaille. Je le quittai, ne pensant pas qu'il fût si proche de sa fin, mais deux heures après il avait cessé de vivre.

Le paraitra peut-être surprenant à quelques personnes d'apprendre qu'il y ait des lépreux dans ces contrées où règne un hiver continu; mais je crois qu'il faut attribuer à l'extrême malpropreté dans laquelle vivent toutes ces tribus indigènes, on me dit que plusieurs autres en étaient également atteints. C'est une espèce d'*elephantiasis*, ou lépre des Grecs, qui est, dit-on, très contagieuse. Dès que j'eus appris la mort de cet homme, je fus à sa cabane, où je trouvai sa femme et deux de ses enfants qui se disposaient à l'enterrer dans une espèce de pèlisse. Ils voulaient également ensevelir avec lui, son fusil, son arc, sa hache à poudre, son couteau, son briquet etc., pensant qu'il avait besoin de tous ces objets dans le Royaume des Esprits (manitowidjwak ou okimawiwingne.) Leur ayanant entendu que cela était une superstition, ils y renoncèrent. Le gardien du poste le leur avait déjà dit, mais ils ne voulaient pas l'écouter; si le défunt avait encore été infidèle, ils n'auraient pas voulu m'écouter non plus; mais ils obéissent ponctuellement aux injonctions du prêtre pour ce qui regarde les chrétiens. Quelle devrait être belle et harmonieuse la nature sortant des mains de son auteur! (me suis-je dit souvent à moi-même, seul au milieu des forêts.) L'homme créé à l'image de Dieu comprenait sans peine la puissance du créateur et les merveilles de la création. Dieu, dans son ineffable amour lui avait dit: *Tu es mon fils, je t'ai engendré aujourd'hui. Je te donnerai les nations pour héritage, et l'extrémité de la terre sera la limite de tes domaines Ps. 2.*

L'homme était donc roi de la création. Tout lui était soumis parce qu'il était lui-même soumis à Dieu. Et dans cet état sublime, la vue des créatures s'élevait constamment vers son créateur. Mais dès qu'il eut rompu, par sa désobéissance, la chaîne qui l'attachait à Dieu, toutes les créatures brisèrent avec lui, toute l'harmonie de la création fut troublée. Et ce roi déchu, obligé de lutter sans cesse contre des sujets révoltés parce qu'il l'était lui-même contre son auteur, roula d'abîme en abîme. Bientôt il ne se contenta pas de faire la guerre aux bêtes féroces, naguère ses esclaves fidèles, il mécompta les fiens du sang. Le frère massacra son frère et quelque fois le dévora! Dieu cependant eut pitié de son œuvre, le Verbe, par qui tout a été fait, s'est fait chair et a dit: *Quand je serai élevé de terre, j'attirerai tout à moi*. Et voilà que du haut de la croix, il attirait tout à lui, tout jusqu'aux âmes les plus terrestres. Du haut de la croix, il rétablit l'harmonie entre Dieu et l'homme; et entre l'homme et les autres créatures. Le trait que je vais rapporter, tragique dans son origine, mais admirable dans son dénouement, en est une preuve frappante.

Durant l'hiver dernier, une femme avait massacré 3 garçons, 4 filles, 2 femmes et 2 hommes. De deux familles une seule personne avait échappé à cette boucherie. C'était un beau jeune homme de 19 à 20 ans, mais dont la physionomie portait l'empreinte d'une tristesse profonde. J'étais dans une cabane occupée à faire le catéchisme quand cet infortuné jeune homme parut devant moi. La vue d'une Robe noire eut paru l'interdire un instant, mais quand je lui eus fait signe de s'asseoir, il se rassura; je le priai de nous faire le récit fidèle de tous ses malheurs; il poussa un profond soupir et commença ainsi:

"Je ne veux pas trahir ma pensée, et le mensonge ne viendra pas souiller mes lèvres. On m'a dit que tu étais l'envoyé du Grand-Esprit, et je suis que tu me comprends. Je vais tout te dire;—écoute. Nous campions l'hiver dernier, deux familles ensemble. Mon père, mon frère aîné, un autre homme et moi, allions tous les jours à la chasse. Nous ne pouvions rien tuer, car il faisait très froid. Nous revenions chaque soir dans notre cabane, où nous attendaient ma mère, plusieurs autres frères, deux femmes et un vieillard. L'une de ces femmes disait toujours: *je veux manger de la viande fraîche, oui j'en mangerai*. Nous n'avions qu'un peu d'ours boucané, nous en mangémes et nous nous endormîmes. On aurait pu fumer trois fois le calumet (3 heures) depuis que nous étions couchés; lorsque j'entendis du bruit à mes côtés, je levai la tête et je vis une main qui frappait sur mon père, et je dis: *c'est le vent!* *ho!* *Witiko*, chez les Sauvages, est un être fabuleux, un génie maléfisant, un lutin, un croque-mitaine, dont l'idée seule leur inspire une terreur panique. Je me sauvai à la hâte; je courus d'abord deux jours, sans savoir où j'allais. Il faisait toujours très froid; à la fin j'arrivai sans le savoir, dans le lieu où l'on avait massacré ma famille. J'aperçus des os de bœuf d'un côté, des bras de l'autre, des morceaux de chair coupée. J'eus peur, je me sauvai de nouveau, je vis sur un monticule la femme qui disait toujours, *je mangerai de la viande fraîche*. Après avoir marché longtemps, j'ai rencontré une autre famille. Nous y sommes retournés, mais nous n'avons trouvé personne, et des loup mangeaient... les... cadavres! Je suis bien malheureux; on m'a dit que la Robe noire devait se rendre ici; voilà pourquoi j'y suis venu. Je veux aussi prier la prière de la Robe noire."

Cet affreux récit avait plongé les auditeurs dans une espèce de stupeur et je lus moi-même longtemps comme interdi, sans pouvoir répondre une seule parole. Le jeune homme s'était couché la face contre terre, et gardait le silence, attendant probablement quelques paroles de consolation. Il ne pleurait pas, mais il était facile de s'apercevoir qu'il comprimait ses sanglots. "Mon cher enfant, lui dis-je, enfant, le Grand-Esprit veut voir encore piété de toi; c'est pour cela qu'il t'a dirigé ici. Je vais t'enseigner comment on le prie, puis je te laverai dans l'eau de la prière et tu seras heureux." L'ardour qu'il mit à s'instruire était admirable et ses progrès furent si rapides que le dixième jour après son arrivée il fit sa première communion. Tout le temps qui s'écoula depuis son arrivée jusqu'à son baptême, je ne le vis jamais sourire, quoique les autres Sauvages plus âgés que lui, se livraient à une joie enfantine. Lorsqu'il eut reçu la Sainte-Communion, sa mélancolie, sans se dissiper entièrement, laissait néanmoins apercevoir sur son visage l'empreinte du bonheur dont son cœur jouissait. Il vint me trouver et me dit ces paroles remarquables: "Père écoute ce que j'ai à te dire. Lorsque j'étais vu que toute ma famille était massacrée, et que j'étais eu et là dans les forêts, je dis: *Achève, c'est fini*; il n'y a plus pour moi de bonheur sur la terre. Seul, abandonné de tous, je n'ai plus qu'à mourir. Je vois bien maintenant que je me trompais, puisque